

# Le discours de la méthode dans la psychologie des Lumières

Fernando VIDAL

À maintes reprises au cours de son histoire, la psychologie a cherché à définir les normes de sa scientificité. Elle a ainsi façonné des marges intellectuelles et institutionnelles, et stipulé ce qui est à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières. Or, d'une part, la psychologie n'étant nullement un champ homogène, le singulier dénote, comme le disait Georges Canguilhem, un « pacte de coexistence pacifique conclu entre professionnels<sup>1</sup> ». La psychologie n'étant que ce que font les psychologues, les définitions reflètent les intérêts de l'instance qui les formule. D'autre part, la construction de marges ne se fait pas seulement à partir de définitions normatives et de positions d'autorité, mais implique l'interaction, souvent conflictuelle mais aboutissant aussi à des alliances, entre différents groupes et programmes de recherche. Ces processus sont relativement faciles à suivre dans des contextes où la psychologie possède une consistance institutionnelle : c'est le cas de l'« expulsion » de la métapsychique du domaine de la psychologie savante<sup>2</sup>.

Si l'on se situe en aval de la psychologie telle qu'elle s'est institutionnalisée dès le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les processus de construction disciplinaire comportent aussi certains processus de marginalisation. Les psychologues du XVIII<sup>e</sup> siècle se distancient du discours métaphysique sur la nature de l'âme et ses qualités de substance immortelle et immatérielle,

---

1. Georges CANGUILHEM, « Qu'est-ce que la psychologie ? » (conférence de 1956), in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1994, p. 366.

2. Cf. par exemple Françoise PAROT : « Le bannissement des esprits. Naissance d'une frontière institutionnelle entre spiritisme et psychologie », *Revue de synthèse*, 4<sup>e</sup> série, n° 3-4, 1994, p. 417-443 ; Régine PLAS, *Naissance d'une science humaine : la psychologie. Les psychologues et « le merveilleux psychique »*, Paris, Presses universitaires de Rennes, 2000.

pour se concentrer sur l'âme unie au corps et empiriquement connaissable. De même, ils mettent à l'écart certains modes de pensée (que résume souvent l'épithète « scolastique »), pour reformuler des questions philosophiques, morales ou logiques en mettant l'accent sur la connaissance empirique de l'âme. Toutefois, la construction des frontières de la psychologie au siècle des Lumières s'est faite en grande mesure à travers des mécanismes intellectuels inclusifs, propres à définir un territoire conceptuel et à ouvrir des possibilités pour un projet d'avenir<sup>3</sup>. Tout en visant pas exclusivement à marginaliser, ces mécanismes ont érigé des seuils, des domaines, des bornes, des lignes de démarcation, de séparation et de jointure.

Ainsi façonnée pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, la psychologie empirique arrive à un point de développement tel que Kant estime qu'elle doit s'incorporer à l'université à titre de discipline autonome. D'après lui, la psychologie était restée dans le cadre de la métaphysique, d'une part, parce que les limites de cette dernière étaient mal comprises, d'autre part, parce que la psychologie était insuffisamment systématique et son champ encore trop restreint. Or, disait-il dans les années 1770, le moment est venu de lui donner un espace propre au sein des enseignements universitaires :

« La raison pour laquelle la psychologie empirique a été rangée dans la métaphysique est sans doute la suivante : on n'a jamais su exactement ce qu'est la métaphysique, bien qu'elle ait été si longtemps traitée. Comme on ne savait pas en déterminer les limites, on y a rangé beaucoup de choses qui n'y appartenaient pas [...]. La deuxième raison est sans doute la suivante : la doctrine empirique des phénomènes de l'âme n'était parvenue à aucun système qui lui aurait permis de constituer une discipline universitaire particulière [*eine besondere akademische Disziplin*]. Si elle avait été aussi vaste que la physique empirique, elle se serait également séparée de la métaphysique par son ampleur. Mais comme elle est petite, et qu'on ne voulait pas l'éliminer entièrement, on l'a mise dans la métaphysique, à côté de la psychologie rationnelle, et cet usage ne s'abolit pas si promptement. Mais maintenant elle devient très vaste et atteindra presque la même dimension que la physique empirique. De même, elle gagne à être enseignée pour elle-même, au même titre que la physique empirique. Car la connaissance de l'homme ne le cède pas à la connaissance du corps ; du point de vue de la valeur, elle lui est même largement préférable. Si elle devient une science universitaire [*akademische Wissenschaft*], elle sera en mesure d'atteindre sa pleine extension ; car un enseignant universitaire a plus de pratique des sciences qu'un savant œuvrant indépendamment d'une institution.<sup>4</sup> »

---

3. Fernando VIDAL, *Les Sciences de l'âme, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

4. Immanuel KANT, *Gesammelte Schriften*, Berlin, Walter de Gruyter, 1968, vol. 28.1 (= *Vorlesungen*, vol. 5.1), p. 223-224. La psychologie et la physique empiriques se distinguent par les objets — respectivement du sens interne et du sens externe — qu'elles se

Aux yeux de Kant, la psychologie empirique doit donc être explicitement reconnue comme autonome, ne plus dépendre des autres disciplines universitaires et avoir ses institutions propres. Dans la *Critique de la raison pure* (1781/1787), Kant maintient la psychologie dans la métaphysique ; mais c'est, dit-il, « pour des raisons d'économie » et à titre temporaire, « jusqu'à ce qu'elle puisse établir son domicile propre dans une anthropologie précise et détaillée [...] »<sup>5</sup>. De tels processus de différenciation commencent à se réaliser du vivant même du philosophe.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la psychologie n'est dotée ni de chaires ni de facultés autonomes ; dans un contexte où il n'y a pratiquement pas de carrières universitaires monodisciplinaires, elle ne peut pas être représentée par des « professionnels ». Elle existe néanmoins, non seulement du point de vue de ses conditions théoriques de possibilité, mais aussi du fait de sa force et de sa présence comme projet, ainsi que de sa place dans l'ordre des savoirs et dans les enseignements universitaires<sup>6</sup>. C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on invente une tradition psychologique et que l'on commence à écrire l'histoire de la science de l'âme (depuis l'Antiquité jusqu'aux psychologies empiriques des Lumières), que l'on confère à la psychologie un rang supérieur dans l'ordre des savoirs, que l'on en fait le noyau de l'anthropologie ou science générale de l'homme, que l'on psychologise nombre des questions relevant de la logique, de la métaphysique et de la morale. Les psychologues de l'époque font aussi preuve d'une remarquable conscience méthodologique.

Une telle conscience constitue l'un des moyens par lesquels la psychologie empirique advient comme discipline au siècle des Lumières. Avant même que l'on mette systématiquement en œuvre le genre de pratiques d'observation et d'expérimentation supposées propres à la « psychologie scientifique », il existe un discours méthodologique et des débats sur la méthode qui fonctionnent comme mécanismes constitutifs de la discipline, façonnent une image de ce qu'elle doit être, définissent des idéaux et suggèrent des démarches et des voies à suivre. Les débats et les discussions sur les méthodes de la psychologie empirique se font jour spécialement en Allemagne à partir des années 1750 et prennent différentes formes. L'une relève du pur projet : c'est le cas de la psychométrie ou *dynametria*,

---

proposent de connaître au moyen de l'expérience. Pour une autre traduction, cf. I. KANT, *Leçons de métaphysique*, trad. Monique Castillo, Paris, Livre de poche, 1993, p. 242.

5. Emmanuel KANT, *Critique de la raison pure*, éd. Ferdinand Alquié, in Emmanuel KANT, *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, 1980, vol. 1, p. 1396-1397 (= A848/B876-A848/B877).

6. Sur la question des classifications, cf. Fernando VIDAL, « La psychologie dans l'ordre des sciences », *Revue de synthèse*, 4<sup>e</sup> série, n° 3-4, 1994, p. 327-353.

méthode pour mesurer les facultés mentales et en formuler des lois mathématiques ; selon certains auteurs, une telle méthode serait une des plus grandes réalisations de l'esprit humain. Une seconde forme de discours méthodologique porte sur la possibilité et l'opportunité de faire des expérimentations psychologiques ; elle aussi relève largement du projet d'avenir, mais va plus loin que la psychométrie vers une réalisation possible. Une troisième forme, la plus importante par son ampleur et sa profondeur, est celle de la méthodologie proprement dite. Elle considère et compare critiquement les méthodes, discute des limites de l'introspection et examine les conditions du progrès de la psychologie empirique<sup>7</sup>.

« *L'esprit du psychologue* »

Les psychologues des Lumières s'accordent pour dire que les méthodes de leur science sont celles de l'étude de la nature en général. En 1786, par exemple, Jacob Friedrich Abel, alors professeur de psychologie et de morale à Stuttgart, publie un ouvrage qu'il décrit comme le premier manuel complet de psychologie empirique<sup>8</sup>. Pour Abel, il va de soi que la théorie de l'âme fait partie de la science ou théorie de l'homme (*Menschenlehre*). La méthode de cette science, explique-il, est identique à celle des sciences de la nature : on accumule d'abord des phénomènes individuels, puis on en tire des lois générales, et finalement on utilise ces lois soit pour expliquer les phénomènes, soit pour trouver des nouvelles règles applicables à de nouveaux objets. Il s'ensuit que l'« esprit du psychologue » est identique à celui du naturaliste<sup>9</sup>. Seulement, comme le psychologue observe ce qui se passe en lui-même et comme la science de l'homme ne comprend pas de notions aptes à se laisser mettre à l'épreuve aussi facilement que celles de la science du corps, la formation de l'esprit psychologique est bien plus difficile, « mais aussi beaucoup plus importante<sup>10</sup> ». Une telle opinion motive des réflexions concernant principalement l'empiricité de la science de l'âme, la critique des excès systématiques et l'examen et la comparaison des méthodes.

Dans sa nouvelle signification de science de l'âme-esprit, le terme de *psychologie* (qui jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle désigne de préférence la

---

7. Fernando VIDAL, *Les Sciences de l'âme, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., chap. 4.

8. Jacob Friedrich ABEL, *Einleitung in die Seelenlehre* [1786], Hildesheim, Olms, 1985, p. vi pour le passage où il dit ne pas connaître d'autre manuel, p. vii pour celui où il spécifie qu'il ne traite que de psychologie empirique.

9. « Auch der Geist des Psychologen ist also überhaupt der Geist der Naturforscher », § IV, p. xxxi.

10. *Ibidem*.

science générique des êtres vivants) doit une bonne part de sa fortune au philosophe Christian Wolff, dont les traités *Psychologia empirica* et *Psychologia rationalis* paraissent en 1732 et 1734<sup>11</sup>. Commençons donc par ce que Wolff écrit à propos de l'observation, de l'expérience et de l'expérimentation<sup>12</sup>. Ses remarques ont un caractère général, mais servent à introduire des termes qui, sans toujours provenir directement de Wolff, se retrouvent dans des discussions ultérieures. Ils illustrent en outre la manière dont la psychologie empirique se rattache dès le départ à la réflexion méthodologique.

Wolff explique que l'art de la découverte (*ars inveniendi*), consistant à déduire des vérités inconnues d'autres déjà connues, peut procéder *a priori* ou *a posteriori* (§ 454). Dans le second cas, le seul qui intéresse la psychologie empirique, on s'appuie sur des observations ou des expérimentations (*ex experimentis* ; § 457)<sup>13</sup>. Les deux relèvent de l'« expérience », c'est-à-dire d'une connaissance acquise en faisant attention à nos perceptions. En termes wolffiens, l'observation est l'expérience (*experientia*) qui porte sur des faits naturels indépendants de toute intervention extérieure, tandis que l'expérimentation (*experimentum*) est une expérience qui ne pourrait se produire sans une telle intervention (§ 456). Regarder le ciel se couvrir de nuages est une observation, pomper l'air d'une machine pneumatique, une expérimentation. L'art d'observer (*ars observandi*) est donc celui des physiciens, des médecins et surtout des astronomes ; il est aussi celui de la psychologie empirique (§ 458). L'art d'expérimenter (*ars experimendi*), en revanche, n'est utilisé que par les physiciens — même si, affirme Wolff, on pourrait l'appliquer dans toute la philosophie et jusque dans la théologie naturelle (§ 459).

### **La psychométrie et l'expérimentation**

Ces termes de base étant fixés, abordons ce qui, du point de vue de l'historiographie reçue, peut étonner le plus : les tentatives d'introduire dans la science de l'âme la mesure et la quantification<sup>14</sup>. Ces tentatives

---

11. Pour les sens de *psychologie* au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, cf. Fernando VIDAL, *Les Sciences de l'âme...*, *op. cit.*, chap. 2-3.

12. Christian WOLFF, *Psychologia empirica [...] (1738, 1<sup>re</sup> éd. 1732)* = C. WOLFF, *Gesammelte Werke*, Hildesheim, Olms, II.5/. Les numéros d'alinéa figurent dans le texte.

13. En français, l'art d'*expérimenter* était et reste celui de faire des *expériences* ; cf., par exemple, dans l'*Encyclopédie*, l'article EXPERIMENTALE (*Philosophie naturelle*), par d'Alembert. Afin de suivre les distinctions de l'époque, j'utiliserai quand même *expérimentation* pour désigner les opérations propres à la philosophie expérimentale.

14. Konstantin RAMUL, « The problem of measurement in the psychology of the eighteenth century », *American psychologist*, 15, 1960, p. 256-265.

apparaissent dans le cadre de la problématique du plaisir. Wolff définit le plaisir (*voluptas*) et l'aversion (*taedium*) comme l'intuition ou connaissance intuitive (*intuitus, seu cognitio intuitiva*) d'une perfection ou (respectivement) d'une imperfection vraie ou apparente (§ 511, 518). Ces définitions auront un poids considérable dans le champ de l'esthétique. En psychologie, elles inspirent au philosophe deux « théorèmes » selon lesquels le plaisir et l'aversion sont proportionnels aux perfections et aux imperfections dont nous sommes conscients, ainsi qu'à la certitude des jugements les concernant (§ 522). Ces théorèmes, dit Wolff, « appartiennent à la *psychométrie*, qui donne une connaissance mathématique de l'esprit humain, et reste jusqu'à maintenant un desideratum. [La psychométrie] doit enseigner comment nous devons mesurer la grandeur de perfection et d'imperfection, ainsi que la certitude du jugement [...] <sup>15</sup> ». Une telle science est possible car, explique-t-il, en ce qui concerne la quantité, l'âme humaine obéit à des lois mathématiques et que les contingences n'y sont pas moins mêlées aux vérités arithmétiques et géométriques que dans le monde matériel.

Wolff n'élabore pas une psychométrie empirique, mais certains de ses exemples suggèrent des domaines privilégiés : ainsi des « degrés de l'attention », des différences individuelles dans la capacité à rester attentif au milieu de distractions ou lors de la lecture de longues démonstrations mathématiques (§ 243-248). Son projet exige l'applicabilité universelle des mathématiques et vise, comme à ses yeux toute sa philosophie, l'utilité sociale. Ainsi, dans sa *Philosophie pratique universelle*, Wolff postule que plus une action est libre, plus elle est délibérée et peut être attribuée à l'individu qui la réalise. Il s'ensuit qu'une connaissance mathématique de la liberté de l'âme et de l'imputation des actions est possible. La psychométrie consistant ici à mesurer le degré d'intentionnalité, elle permettrait de déterminer des degrés numériques de responsabilité et, par conséquent, d'instaurer une justice mathématiquement exacte <sup>16</sup>.

Plusieurs auteurs imaginent alors la possibilité de mesurer des phénomènes psychologiques. L'un des premiers, le wolffien Gottlieb Friedrich Hagen, envisage des *experimenta psychologica*. Il s'agirait par exemple

---

15. Wolf FEUERHAHN souligne l'importance des travaux photométriques comme modèle de la psychométrie ; cf. « Entre métaphysique, mathématique, optique et physiologie », *Revue philosophique*, n° 193, 2003, p. 279-292, et « Die Wolffsche Psychometrie », in Oliver-Pierre RUDOLPH et Jean-François GOUBET (éds.), *Die Psychologie Christian Wolffs. Systematische und historische Untersuchungen*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2004.

16. Christian WOLFF, *Philosophia practica universalis [...] (1738)* = C. WOLFF, *Gesammelte Werke, op. cit.*, II.10/, § 606-608.

de susciter la peur en un individu, puis d'observer ses réactions<sup>17</sup>. Toujours dans la perspective d'une sorte de casuistique quantitative, Hagen propose une *dynametria* destinée à mesurer les facultés (*dunamis*) de l'âme<sup>18</sup>. Il la justifie du fait qu'à l'instar des facultés « mécaniques » du corps, les facultés « représentatives » de l'âme sont limitées, diffèrent considérablement parmi les individus et peuvent donc être comparées<sup>19</sup>.

Hagen souhaite imiter le géomètre qui se sert d'angles infiniment petits pour mesurer un cercle ; le problème consiste à choisir pour chaque faculté l'objet qu'il convient de mesurer afin d'évaluer sa puissance et degré de perfection<sup>20</sup>. La mesure de l'attention porterait sur le nombre d'idées auxquelles on peut réfléchir et le temps passé à contempler et à analyser une idée ; celle de l'*ingenium*, sur la vitesse à laquelle on découvre des ressemblances cachées ; celle du jugement, sur la quantité de liens que l'on peut établir simultanément entre des propositions. La mesure de la volonté porterait sur le *modus appetitionis* et examinerait combien on réfléchit avant d'agir et dans quelle mesure on se laisse guider par l'« appétit rationnel » plutôt que par le sensitif. La vertu même serait susceptible de mesure, puisqu'elle comporte la force avec laquelle on désire le bien et on évite le mal<sup>21</sup>.

Les pouvoirs de l'intellect, explique par ailleurs Hagen, peuvent être naturels ou acquis. Les premiers sont ceux que l'âme possède en vertu de sa capacité de se représenter le monde ; les seconds résultent de la répétition, de l'observation de règles ou de la connaissance d'autres disciplines (le médecin, par exemple, doit connaître la mathématique, la physique, l'anatomie, la *materia medica* ; la logique et le reste de la philosophie exigent la métaphysique)<sup>22</sup>. Hagen est sensible à la difficulté de mesurer les capacités acquises. Pour évaluer les aptitudes naturelles, il propose de se servir de la vitesse et du nombre d'actes exécutés. Par exemple, afin de

---

17. Gottlieb Friedrich HAGEN, *Meditationes philosophicae de methodo mathematica [...]* (1734) = C. WOLFF, *Gesammelte Werke, op. cit.*, III.82/, cap. III (De experiētiis), § 37. Hagen (*ibidem*, § 39) spécule qu'on pourrait aussi faire des expérimentations théologiques (concernant les tentations ou les chutes dans le péché) et philosophiques (notamment en rapport avec les diverses méthodes d'enseignement).

18. Gottlieb Friedrich HAGEN, *Dissertatio mathematica de mensurandis viribus propriis atque alienis* (Giessen, Litteris Muellerianis, 1733) ; le mot de *dynametria* n'apparaît qu'à la fin, p. 16, § 27.

19. *Ibidem*, caput I (De viribus in genere et humanis in specie), particulièrement § 11-13.

20. *Ibid.*, cap. II (De mensura virium), § 6-9.

21. *Ibid.*, § 12-17.

22. Gottlieb Friedrich HAGEN, *Programma de mesurandis viribus intellectibus* (Halle, Litteris Hendelianis, 1734), p. 4.

comparer la capacité de deux garçons à apprendre l'histoire, on pourrait leur raconter un événement, puis leur faire répéter le récit jusqu'à ce qu'ils l'aient appris. À chaque répétition, on relèverait les éléments que chacun aurait retenu ; plus ils en retiennent et moins ont-ils besoin de répéter, plus grande est la vitesse d'apprentissage. Cela permettrait de mesurer leurs pouvoirs intellectuels naturels, spécialement l'attention ; les éléments retenus après chaque récit indiqueraient aussi les préférences et les inclinations naturelles de chaque sujet<sup>23</sup>.

L'idéal psychométrique inspire philosophes et psychologues. En 1763, dans son *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeurs négatives*, Kant défend la possibilité de calculer mathématiquement le plaisir et le déplaisir éprouvés<sup>24</sup>. Charles Bonnet, naturaliste, philosophe et psychologue genevois, se demande si le « nombre des conséquences justes que différents Esprits tirent du même principe » ne pourrait servir « de fondement à la construction d'un *Psychometre* ; & ne peut-on pas présumer qu'un jour on mesurera les Esprits comme on mesure les Corps<sup>25</sup> ». Dans ce cas comme dans tous les autres, le problème consiste à trouver les unités adéquates. À propos de l'intensité et de la durée du plaisir et de la peine, le bâlois Johann Bernhard Merian, auteur de nombreux mémoires psychologiques et, dès 1797, secrétaire de l'Académie de Berlin, estime qu'elles n'admettent pas « une évaluation rigoureuse & arithmétique<sup>26</sup> ». Cependant, comme une sensation dure plus ou moins ou est plus ou moins intense qu'une autre, on peut se demander « lequel des deux, du Plaisir ou de la Peine, l'emporte ou pour l'Intensité ou pour la Durée, sans prétendre assigner la quantité précise de l'excédant<sup>27</sup> ».

---

23. *Ibidem*, p. 4-5. Si Hagen constate la difficulté de mesurer les pouvoirs acquis, il estime possible de déterminer les pouvoirs naturels nécessaires à l'étude de la philosophie. Celle-ci étant la science de la vérité, les facultés pertinentes relèvent de la raison, et les « dispositions naturelles » peuvent être classées (de la méthode analytique à la méthode synthétique) en des degrés allant de l'aptitude à chercher et à postuler des causes jusqu'à celles de déduire des vérités à partir de principes et de combiner les principes entre eux ; *ibid.*, p. 5 et 6-7.

24. Wolf FEUERHAHN, « Entre métaphysique, mathématique, optique et physiologie », *op. cit.*

25. Charles BONNET, *Contemplation de la nature* (1764), 4<sup>e</sup> partie, chap. X (Gradations de l'Humanité), *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie* (Neuchâtel, Samuel Fauche, 1779-1783), éd. in-4<sup>o</sup>, vol. 4.1, p. 132-133.

26. Johann Bernhard MERIAN, « Sur la durée et sur l'intensité du plaisir et de la peine », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin*, 1766, p. 381-400, p. 382. Sur Merian à Berlin, cf. les chapitres de Jens HÄSELER et de Bernard BAERTSCHI, in Martin FONTIUS et Helmut HOLZHEY (éds.), *Schweizer im Berlin des 18. Jahrhunderts*, Berlin, Akademie Verlag, 1996.

27. Johann Bernhard MERIAN, « Sur la durée... », *op. cit.*, p. 382.



L'expérience montre que la peine comporte plus de durée ; ce que prouve entre autres le simple fait qu'elle « allonge le Temps », alors que le plaisir l'abrège<sup>28</sup>. Toutefois, si nous constatons que certains sentiments sont plus forts que d'autres, nous ne savons pas quantifier leur différence d'intensité. « Ces connoissances [observe Merian] tiennent à une science qui nous manque, mais qui sera le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si jamais il peut y atteindre, & que nous appellerons *Psychométrie* lorsqu'elle sera découverte<sup>29</sup> ». On propose alors de mesurer l'intellect par le nombre d'objets qu'on est capable d'imaginer, par la clarté avec laquelle ces objets sont imaginés et par le temps dont on a besoin pour s'en faire une image claire ; ou l'on cherche à mesurer les sensations en déterminant chez deux individus les distances auxquelles ils peuvent distinctement entendre un son ou voir un objet et s'en faire une idée claire<sup>30</sup>.

Johann Gottlob Krüger, professeur de médecine et de philosophie à Halle, puis à Helmstädt, s'intéresse très tôt au problème de la sensation<sup>31</sup>. Admirateur de Wolff, il lui dédie sa thèse médicale *De sensatione* (1742). Dans sa *Doctrine de la nature*, Krüger s'appuie sur les vivisections de chiens rapportées par Giorgio Baglivi dans son *De fibra motrice et morbosa* de 1702 pour conclure que la sensation dépend du mouvement vibratoire des fibres nerveuses<sup>32</sup>. Ayant décrit les « membranes nerveuses » (*Nervenhäute*) comme élastiques et le nerf comme une « corde tendue », Krüger observe que l'élasticité d'une telle corde est proportionnelle à la force avec laquelle elle est distendue ou étirée<sup>33</sup>. Il établit alors des « lois mathématiques » qui s'appliquent aux relations entre la force avec laquelle un objet extérieur agit sur les nerfs et affecte leur « tension », l'activité nerveuse ainsi provoquée et la vivacité (*Lebhaftigkeit*) de la sensation

---

28. *Ibidem*, p. 385.

29. *Ibid.*, p. 390.

30. Exemples dans Ramul, « The problem of measurement », p. 258-259 et 262-263.

31. *Ibidem*, p. 261-262 ; Gary HATFIELD, « Remaking the science of mind. Psychology as a natural science », in Christopher FOX, Roy PORTER et Robert WOKLER (éds.), *Inventing human science. Eighteenth-century domains*, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 201-205 ; Carsten ZELLE, « Experimentalseelenlehre und Erfahrungseelenkunde. Zur Unterscheidung von Erfahrung, Beobachtung und Experiment bei Johann Gottlob Krüger und Karl Philipp Moritz », in Carsten ZELLE (éd.), « Vernünftige Ärzte ». *Hallesche Psychomedizinischer und die Anfänge der Anthropologie in der deutschsprachigen Frühaufklärung*, Tübingen, Max Niemeyer, 2002.

32. « Die Empfindung geschieht durch eine zitternde Bewegung », Johann Gottlob KRÜGER, *Naturlehre. Zweyter Theil, welcher die Physiologie oder Lehre von dem Leben und der Gesundheit der Menschen in sich fasset*, Halle, Carl Hermann Hemmerde, 1743, chap. 6 (Von der Empfindung überhaupt), § 315, p. 568.

33. *Ibidem*, § 315-316.

résultante. Krüger en déduit la formule proportionnelle «  $S : s = VT : vt$  », où  $S$  et  $s$  représentent la force ou intensité de deux sensations,  $V$  et  $v$  la force de l'action du stimulus,  $T$  et  $t$  la tension de chaque fibre nerveuse. Il s'ensuit par exemple que si  $V$  est trois fois plus forte que  $v$ , et  $T$  le double de  $t$ , alors la sensation  $S$  est six fois plus vivace que  $s$ . Il s'ensuit aussi que si  $T = t$ , alors  $S : s = V : v$ . Autrement dit, si les tensions des nerfs sont les mêmes, alors la relation proportionnelle entre les sensations est égale à la proportion entre les forces des objets externes qui les ont produites. Supposant que tous les nerfs sensoriels ont la même tension, l'intensité d'une sensation s'accroîtrait de manière directement proportionnelle à l'augmentation du stimulus : la sensation que produisent divers instruments sonnant également fort serait proportionnelle au nombre d'instruments et la sensation ressentie sur la peau suite au choc d'un objet, à la distance parcourue par chaque objet ou à son poids (s'il est différent alors que la distance reste la même)<sup>34</sup>.

L'expérimentation, qui a une place d'honneur dans la *Doctrine de la nature*, fait son entrée dans la psychologie quelques années plus tard. En 1756, Krüger publie un *Essai d'une psychologie expérimentale* d'orientation méthodologique et programmatique. L'observation y est, au même titre que l'expérimentation, une « expérience<sup>35</sup> ». Néanmoins, seule l'expérimentation modifie la nature. Il s'agit de trouver les moyens adaptés spécifiquement à la psychologie. En vertu des relations réciproques de l'âme et du corps, c'est en agissant sur le corps qu'on produit dans l'âme des changements qui ne se seraient pas passés autrement ; c'est en cela que consiste l'expérimentation psychologique<sup>36</sup>. Celle-ci est à réaliser sur des criminels et sur des animaux mais aussi, indirectement, au moyen d'études de cas médicales. En effet, explique Krüger, ces cas équivalent à des expérimentations puisqu'une modification extraordinaire du corps produit dans

---

34. *Ibid.*, § 317 (Mathematische Gesetze der Empfindung). Plus loin (§ 324-327), Krüger reformule la doctrine des tempéraments (cholérique, mélancolique, sanguin et phlegmatique) à partir de sa doctrine des nerfs, ce qui lui semble en prouver l'utilité médicale. Sa doctrine pathologique présuppose sa théorie des nerfs ; cf. *Naturlehre. Dritter theil, welcher die Pathologie, oder Lehre von den Kranckheiten in sich fasset* (1749 ; Halle, Carl Hermann Hemmerde, 1755), chap. 11 (Von allzuheftigen Seelenwürckungen).

35. « So wohl Wahrnehmungen als Versuche (*observationes et experimenta*) sind Erfahrungen [...] ». Johann Gottlob KRÜGER, *Versuch einer Experimental-Seelenlehre*, Halle/Helmstädt, Carl Hermann Hemmerde, 1756, § 6, p. 14.

36. « Man durch ausserordentliche Veränderungen, die man mit dem Leibe vornimmt, Veränderungen in der Seele zuwege bringen könne, die sich sonst nach dem gewöhnlichen Lauffe der Natur bey ihr nicht gezeigt haben würden ; und dieses heißt nichts anders, als daß es möglich sey, Experimente mit der Seele zu machen. », *ibidem*, § 7, p. 18.

l'âme un état également extraordinaire et inhabituel<sup>37</sup>. Krüger met l'accent sur cette dernière classe d'*Experimente*, ajoutant à son *Essai* un recueil de presque trois cents pages d'observations médicales<sup>38</sup>. Malgré le poids de telles observations et l'intérêt qu'elles manifestent pour le cas individuel, le programme de Krüger reste celui d'une psychologie expérimentale.

### *La diversité des méthodes psychologiques*

Si la psychométrie comme démarche idéale de la psychologie empirique et l'expérimentation comme démarche nécessaire à la pleine réalisation de cette science intéressent les psychologues des Lumières, c'est l'examen critique et comparé des méthodes les plus adaptées à la science de l'âme qui est l'objet principal de leur conscience méthodologique<sup>39</sup>.

Parmi les premiers kantien, Christian Gottfried Schütz, professeur de philosophie à Iéna, publie en 1770 une traduction de l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* de Charles Bonnet<sup>40</sup>. Il y ajoute des « Considérations sur les différentes méthodes de la psychologie » et un abrégé commenté du *Traité des sensations* de Condillac. Il s'agit de l'un des tout premiers textes méthodologiques de la psychologie<sup>41</sup>. Schütz insiste sur l'intérêt d'identifier les obstacles et d'en élucider les causes. C'est en vain, écrit-il, qu'on tenterait d'avancer au moyen de conjectures et d'hypothèses (*mit bloßen Muthmaßungen und Hypothesen*) : il faut observer l'âme, et là réside la difficulté (190).

Il existe selon Schütz trois classes de « difficultés psychologiques », liées au sujet connaissant (*das erkennende Subject*), à l'objet dont il s'oc-

37. *Ibid.*, p. 20.

38. *Anhang verschiedener Wahrnehmungen, welche zur Erläuterung der Seelenlehre dienen*, imprimé à la suite du *Versuch*.

39. En ce qui concerne les essais de psychologie quantitative, reste à étudier en détail le plus volumineux ouvrage du XVIII<sup>e</sup> siècle en la matière, Christian Albrecht KÖRBER, *Versuch einer Ausmessung menschlicher Seelen und aller einfachen endlichen Dingen überhaupt, wie solche der innern Beschaffenheit derselben, gemäß ins Werck zu richten ist, wenn man ihre Kräfte, Vermögen und Würckungen recht will kennen lernen*, Halle, in der Lüderwaldischen Buchhandlung, 1746. Ramul s'en occupe brièvement (« The problem of measurement », p. 262-263).

40. Sur la pensée méthodologique de Schütz et de Tetens (traité ci-dessous), cf. Thomas STURM, *Kant und die Wissenschaften vom Menschen*, Paderborn, mentis Verlag, 2008, chap. 2.

41. Christian Gottfried SCHÜTZ, « Betrachtungen über die verschiednen Methoden der Psychologie ; nebst einem kritischen Auszuge aus des Hrn. Abt von Condillac *Traité des sensations* », in Charles BONNET, *Analytischer Versuch über die Seelenkräfte*, trad. C. G. Schütz, Brème/Leipzig, Johann Henrich Cramer, 1770, vol. 1, p. 187-273. Je me centrerai ici sur les § 1-5 et 12-15 (faussement numéroté 14) ; § 6-11 portent sur le *Traité* de Condillac. Les numéros de pages sont donnés dans le texte.

cupe et à la forme du savoir ou manière dont le sujet traite son objet (191). Le spectacle (*Schauspiel*) de l'âme est extrêmement varié et composé ; mais qui le contemple ? L'âme elle-même. Elle est à la fois actrice et spectatrice : cela constitue la source la plus importante de difficultés méthodologiques. Les unes proviennent de l'âme, dans la mesure où elle s'observe elle-même et tourne vers soi des forces cognitives (*Denkungs-kräfte*) plus naturellement orientées vers l'extérieur. D'autres dérivent du fait que l'âme est l'objet d'étude ; et une troisième classe, de la manière dont on poursuit de telles investigations (192).

La première classe de problèmes méthodologiques, issue du fait que l'âme est le sujet observant (*das betrachtende Subject*), comprend à son tour trois types de difficultés. Tout d'abord, à cause de la tendance de l'attention à se diriger vers l'extérieur et du manque d'habitude de l'âme à se passer d'images sensibles, il est difficile de s'élever au-dessus de la sensibilité. C'est la raison pour laquelle, selon Schütz, les philosophes ont souvent matérialisé l'âme, en en faisant un souffle ou un feu subtil. Il conviendrait alors d'étudier historiquement l'influence des notions sensorielles (*sinnliche Begriffe*) sur les théories de l'âme ; cela permettrait de les juger à leur juste valeur (196).

L'âme s'avère moins bonne observatrice d'elle-même que d'autres objets. La raison en est — et c'est la deuxième difficulté de l'âme comme sujet observant — l'« étonnante vitesse » avec laquelle se succèdent les représentations. L'attention ne les suit pas aussi facilement qu'elle suit des corps ; en outre, réfléchir profondément sur des matières spirituelles conduit plus aisément à l'exaltation ou à l'enthousiasme (*Schwärmerey*) que les plus attentives et laborieuses observations d'objets physiques (197)<sup>42</sup>. La vitesse avec laquelle l'âme se hâte de pensée en pensée rend très difficile l'observation d'états éphémères et de processus continus. Il s'ensuit, selon Schütz, que peu de gens sont capables d'observer le développement du génie ou la formation des facultés psychologiques chez l'enfant (198). Une troisième difficulté de l'âme s'observant elle-même découle des représentations obscures (*dunkle Vorstellungen*) qui font parfois perdre à l'âme sa conscience d'elle-même ; certains états, tels le sommeil profond, l'évanouissement ou le délire, échappent à l'observation psychologique (198). Il serait certes utile pour l'« art de la découverte » qu'un génie puisse noter le chemin qu'il suit dans son travail. Or, de même qu'un soldat jeté dans la cohue d'une bataille est incapable d'en dresser

---

42. *Schwärmerey* : le mot relève d'un contexte philosophico-religieux de critique du fanatisme, de la superstition et d'autres égarements de l'esprit souvent attribués aux pouvoirs de l'imagination.

un plan complet, il est impossible au génie, au milieu de l'ardeur de son travail, d'être clairement conscient de sa méthode (199).

La deuxième classe de problèmes méthodologiques dérive du fait que l'âme est l'objet de la recherche (*der Gegenstand der Untersuchung*). Contrairement à l'œil, qui ne se voit pas lui-même lorsqu'il regarde, l'âme doit s'observer pour se connaître. Or, étant dotée de conscience, elle croit se connaître déjà ; c'est pourquoi on tend à confondre les sensations intérieures avec l'investigation de la nature de l'âme (200). D'ailleurs, la conviction que l'âme nous est tellement connue qu'on n'a pas besoin de l'étudier serait un préjugé courant qui entrave le progrès du savoir psychologique (204). Mais même sans ce préjugé, s'observer reste très difficile. L'entendement occupé à examiner sa propre marche oublie sa tâche ou prend un autre chemin ; les orateurs, par exemple, s'égarer souvent en poursuivant leurs propres pensées. Pire encore est le cas des états psychologiques extraordinaires ou bouleversants, qui nous rendent incapables de réfléchir : un peintre ne saurait faire un autoportrait lorsqu'il est plongé dans la plus profonde tristesse (200). On pourrait objecter, note Schütz, que l'on peut observer autrui. Certes, mais la connaissance d'autrui est aussi difficile que celle de soi-même, puisque chacun porte un masque, et que même en l'absence d'hypocrisie, beaucoup de choses restent forcément cachées (201).

Il en va donc de la structure de l'âme. Celle-ci est à la fois variée et uniforme. Il serait toutefois faux de multiplier les facultés pour rendre compte des phénomènes. Inversement, il serait tout aussi faux de tenir pour simple ce qui en a l'apparence, car la complexité (*Zusammensetzung*) peut être fort cachée, et il faut faire preuve de beaucoup d'attention et de prudence pour savoir si un phénomène dérive de causes simples ou complexes. Ainsi, un seul et même penchant peut avoir plusieurs causes (202). À l'« étonnante complexité » des propriétés et du fonctionnement de l'âme vient s'ajouter sa vitesse ; l'âme, écrit Schütz, est comme un « courant rapide » qui semble rester le même, mais qui se transforme constamment. Parfois ses modifications sont imperceptibles, parfois un hasard renverse tout un système de pensées et de penchants. Schütz prend à témoin les peintres qui changent de manière après avoir vu la toile d'un grand maître. En ces cas, on doit s'interroger sur la quantité de modifications rapides que l'âme peut subir et sur la force d'une impression susceptible de la transformer subitement (203). Schütz réclame sur ce point l'aide des éducateurs, dont les observations rendraient selon lui un grand service à la psychologie (204).

La troisième classe de difficultés renvoie aux méthodes de la psychologie. Schütz en dénombre trois : les méthodes empirique, analytique et synthétique (ou systématique). Chacune offre des avantages tout en posant des problèmes. En se limitant à des observations et à des expériences, la méthode empirique semble être la plus sûre ; mais elle est aussi la moins susceptible de faire de grands progrès et n'en est pas moins exposée à l'erreur (observations mal faites, fausses conclusions, confusion entre l'essentiel et l'accidentel). La méthode analytique, que Schütz nomme « méthode de l'assemblage arbitraire » (*Methode der willkürlichen Verbindung*), repose sur le choix de certains cas, suivi de la formulation d'analogies entre ces cas et autres expériences (205). L'« analyste » s'expose ainsi au danger de faire des suppositions impossibles, de pousser la « décomposition » (*Zergliederung*) trop loin, de diviser des phénomènes qui devraient être pris comme des totalités. Quant au « synthétiste » (*Synthetiker*), il présuppose certains principes, dont il déduit des conclusions qu'il cherche à « faire rimer » avec les « phénomènes réels » de l'âme (205). Il risque ainsi d'inventer des concepts qui n'ont rien à voir avec la réalité, de s'égarer dans des spéculations inutiles et de bâtir un système de propositions vides de tout contenu (206).

Schütz ne laisse aucun doute quant à sa préférence pour la méthode empirique, dont il énonce trois règles. La première, c'est de réaliser de nombreuses observations et ne pas oublier qu'elles constituent des « cas individuels » qui ne se laissent généraliser qu'avec beaucoup de circonspection et de prudence (264). La deuxième règle, c'est de noter les phénomènes avec les circonstances qui l'entourent (*Nebenumstände*), car celles-ci modifient les phénomènes ou leur apparence. Troisième règle de la méthode empirique : tenir compte même des plus petits détails, puisque de grands événements peuvent naître de petites causes, et que d'intenses passions peuvent commencer par des paisibles engouements (265). Il est par ailleurs des sources et des moyens que Schütz souhaiterait voir plus souvent utilisés en psychologie (266-268) : le développement de l'enfant, pour connaître l'origine des capacités et des penchants ; les phénomènes extraordinaires (la folie, les visions, le somnambulisme), afin de déterminer ce que le corps fait pendant ces états et ce qui doit être attribué à l'âme ; l'analogie, qui aiderait à découvrir ce qui se passe lors des « représentations obscures », pendant le sommeil par exemple ; les « prétendues forces de l'âme » (*die sogenannten Seelenkräfte*), envisagées les unes en relation avec les autres plutôt qu'isolément, ce qui ferait mieux comprendre pourquoi elles diffèrent autant selon les individus ; finalement, il faudrait faire plus attention à l'homme dans son entier — non seulement

à son âme, mais à son âme unie au corps — et faire de la psychologie une anthropologie (au sens de « science de l'homme »)<sup>43</sup>.

Une telle anthropologisation de la psychologie relèverait surtout de la méthode empirique. Toutefois, Schütz ne dédaigne aucune méthode. L'analyse supplée aux limites de l'expérience, en décomposant les faits et en réduisant à des principes simples les résultats ainsi obtenus. Il faut pour cela avoir une imagination à la fois vive et bien ordonnée, et ne pas abuser des principes (269). C'est ce que Condillac et Bonnet n'auraient pas su faire. Tant le *Traité des sensations* (1754) que l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* (1760) proposent la fiction d'une statue vide et inanimée qui, soumise d'abord à des stimulations sensorielles isolées (en commençant par l'odeur d'une fleur), finit par devenir un être sentant et pensant.

Dans les deux cas, remarque Schütz, l'éveil sensoriel met en marche toutes les facultés, voire des concepts abstraits. Mais comment la statue pourrait-elle réagir à l'odeur si elle n'était pas déjà dotée de sensibilité ? (269-270). Même la méthode synthétique, que Schütz accuse d'avoir infligé de grands dommages à la psychologie, peut avoir une certaine utilité. Car elle facilite la mise en ordre, la clarté et même la justesse des observations ; elle les assemble et permet d'identifier des lacunes, des contradictions et des éléments désorganisés. En somme, conclut Schütz, prises isolément, les méthodes demeurent imparfaites ; ensemble, elles peuvent atteindre les meilleurs résultats (273).

D'avantage que Schütz, Johann Nicolas Tetens, l'un des grands auteurs psychologiques des Lumières allemandes, estime que l'introspection convient à la psychologie empirique. Non seulement il l'applique dans ses vastes *Recherches philosophiques sur la nature humaine et son développement* — il en fait l'objet d'un examen critique approfondi qui est marqué du sceau de son éclectisme, de sa connaissance des sciences et de son esprit pragmatique<sup>44</sup>. Pour commencer, il adhère à la méthode « d'observation » utilisée par Locke et par la psychologie empirique allemande, qu'il caractérise dans les termes suivants :

---

43. « Endlich sollte man auch mehr auf den ganzen Menschen, nicht bloß auf die Seele, sondern auf die Seele, mit dem Körper verbunden, Achtung geben. Es wäre überhaupt vortheilhafter, wenn die Psychologie mehr als Anthropologie behandelt würde. » (268)

44. Ces traits résument bien la personnalité intellectuelle de Tetens : à différents moments de sa carrière, il enseigne la physique, les mathématiques et la philosophie ; outre la psychologie, il publie sur des questions aussi diverses que la météorologie, l'électricité, l'étymologie, les programmes scolaires, l'application des mathématiques à l'assurance-retraite, la technologie hydraulique des digues, le droit de la guerre, le concept

« Prendre les modifications de l'âme telles qu'elles sont connues par le sentiment de soi-même ; les observer à nouveau soigneusement et les percevoir dans des circonstances modifiées, remarquer la manière dont elles naissent et les lois de l'action des forces qui les produisent ; ensuite comparer [et] décomposer les observations, et par ce moyen rechercher les facultés et leurs modes d'opération les plus simples, ainsi que le rapport qu'elles ont entre elles ; tels sont les procédés les plus essentiels de l'analyse psychologique de l'âme fondée sur des expériences.<sup>45</sup> »

Une telle méthode serait conforme à l'étude de la nature, la seule qui soit en mesure de montrer les opérations de l'âme « telles qu'elles sont réellement », conduire vers des principes dont on peut tirer une connaissance fiable des causes, et arriver à quelque chose de certain plutôt qu'à de simples conjectures sur la nature de l'âme (iv).

À cette méthode, Tetens oppose la méthode dite « analytique » qui réduit les phénomènes psychologiques à des états cérébraux (iv). Les analyses de ce type méritent selon lui d'être qualifiées de « métaphysiques », car elles se trouvent au-delà de toute observation ; elles ne font que réduire à des modifications du cerveau celles du moi immatériel qui y participe à titre de force active et motrice et peut se modifier en même temps que le cerveau (v). Or, pour Tetens, l'organe de la pensée n'est

---

de divinité et les preuves de l'existence de Dieu. Il quitte l'enseignement universitaire en 1789 pour devenir un haut fonctionnaire de la justice et des finances au Danemark. Pour des aperçus de l'œuvre de Tetens, cf. Jeffrey BARNOUW, « Psychologie empirique et épistémologie dans les *Philosophische Versuche* de Tetens », *Archives de philosophie*, n° 46, 1983, p. 271-289 et « The philosophical achievement and historical significance of Johann Nicolas Tetens », *Studies in eighteenth-century culture*, n° 9, 1979, p. 301-335. Ses idées sur le développement de l'enfant ont intéressé des psychologues de la fin du XX<sup>e</sup> siècle : Marianne MÜLLER-BRETTEL et Roger A. DIXON, « Johann Nicolas Tetens : a forgotten father of developmental psychology ? », *International journal of behavioral development*, 13(2), 1990, p. 215-230 ; Ulman LINDENBERGER et Paul B. BALTES, « Lifespan psychology : In honor of Johann Nicolaus Tetens (1736-1807) », *Zeitschrift für Psychologie*, 207, 1999, p. 299-323.

45. « Die Modifikationen der Seele so nehmen, wie sie durch das Selbstgefühl erkannt werden; diese sorgfältig wiederholt, und mit Abänderung der Umstände wahrnehmen, beobachten, ihre Entstehungsart und die Wirkungsgesetze der Kräfte, die sie hervorbringen, bemerken ; alsdenn die Beobachtungen vergleichen, auflösen, und daraus die einfachsten Vermögen und Wirkungsarten und deren Beziehung auf einander aufsuchen ; dieß sind die wesentlichsten Verrichtungen bey der psychologischen Analysis der Seele, die auf Erfahrungen beruhet. Diese Methode ist die Methode der Naturlehre [...] », Johann Nicolas TETENS, *Philosophische Versuche* (1777), « Vorrede », p. iv. Les numéros de page figurent désormais à la suite des citations ; je renvoie à Wilhelm UEBELE (éd.), *Johann Nicolas Tetens, Über die allgemeine speculativische Philosophie. Philosophische Versuche über die menschliche Natur und ihre Entwicklung*, Berlin, Verlag von Reuther & Reichard, 1913. Une traduction un peu différente est donnée par Jeffrey BARNOUW, « Psychologie empirique », *op. cit.*, p. 278.



qu'une machine dont l'âme est la force motrice<sup>46</sup>. Il ne s'agit pas de nier, par exemple, qu'il reste des traces dans le cerveau lors des processus mémoratifs (vii). Mais à ce modèle général et vraisemblable, des auteurs comme Bonnet et Hartley ajoutent des hypothèses plus précises sur la manière dont des changements cérébraux produisent des représentations (vii). Ces idées sur la « physique du cerveau » ne dépassant pas le rang de simples conjectures, il est inutile de vouloir décider quoi que ce soit en la matière tant que le cerveau restera aussi peu connu (viii, xiii).

Tetens n'exclut pas la physiologie cérébrale de la psychologie, mais lui donne une autre place. Même si les « analyses métaphysiques » de Bonnet et de Hartley nous apprenaient quelque chose (ce que, selon lui, elles ne font pas), elles devraient venir à la fin plutôt qu'au début de la psychologie (xiii-xiv). « L'analyse *psychologique* doit avoir la priorité » (« *Die psychologische Auflösung muß vorgehen* » ; xiv). Et même si l'on en restait à la « psychologie métaphysique », ses affirmations devraient être constamment confrontées à des connaissances tirées de l'observation (*Beobachtungskennntnisse* ; xiv). Toujours est-il, remarque Tetens, que le désir d'interpréter les états de l'âme comme des modifications du cerveau fait que certains observateurs ratent des faits psychologiques que leur perspicacité ne devrait pas laisser échapper (xv). Dans la psychologie comme dans les autres sciences, dit-il, il est aussi naturel qu'utile de faire des hypothèses lorsque l'expérience et la raison sont insuffisantes ; l'auteur d'hypothèses (*Hypothesendichter*), l'observateur (*Beobachter*) et le « léger faiseur de systèmes » (*der luftige Systemmacher*) apportent tous quelque chose à la connaissance — mais chacun à sa propre mesure (xv).

Tetens reconnaît les difficultés de l'observation de soi, mais identifie les trois opérations sur lesquelles repose sa valeur : l'observation de phénomènes individuels, leur décomposition ou analyse (*Zergliederung*), et leur comparaison (*Vergleichung*), grâce à laquelle des affirmations concernant des faits isolés (*einzelne Sätze*) peuvent conduire à des énoncés généraux (*Allgemeinsätze* ; xvi-xvii). Chaque opération se confronte à des écueils spécifiques. Tetens constate, par exemple, à quel point il est facile de croire que l'on est en train de répéter une observation, que ce soit dans les mêmes conditions ou dans d'autres, alors qu'il n'en est rien. Or, déclare-t-il, qui ne peut pas distinguer une vraie perception de ce que l'on en dit n'est pas à même de devenir un « observateur de l'âme » (xvii). L'imagination (*Phantasie*) est ici une source majeure d'erreur (xvii-xviii).

Chaque observation étant individuelle, l'une des opérations principales de la méthode d'observation consiste en la généralisation (*Verallgemei-*

---

46. « Das Denkkorgan ist eine Maschine, wozu die Seele die bewegende Kraft ist » (v).

*nerung* ; xix). Pour éviter de confondre le certain et le probable, ce qui est et ce qui peut être, il faut procéder par des comparaisons effectives, non seulement analogiques (xx). Il convient par ailleurs de multiplier les expériences (*Erfahrungen*) qui serviront de fondement aux concepts et aux principes (xxii). Toutefois, pour aller au-delà de la simple récolte de matériaux et d'observations isolées, il faut, selon Tetens, avoir une « philosophie générale » concernant les relations entre les états des choses, susceptible d'établir, par exemple, dans quelle mesure des effets semblables résultent de causes similaires (xxiii).

En fin de compte, la méthodologie de Tetens repose non seulement sur une pratique qui est elle-même psychologique, celle de l'observation, mais aussi sur une distinction épistémique et presque morale entre les hypothèses et les propositions empiriques (*Erfahrungssätzen* ; xxix). Les sciences et la théorie de la nature (*Naturlehre*) en représentent le modèle idéal. Mais la psychologie a ses propres difficultés. Par exemple, il est, en psychologie, d'autant moins facile de différencier les raisonnements des expériences qu'ils ne se laissent pas toujours isoler rigoureusement, et que les pures énumérations d'événements (*Aufzählungen der Begebenheiten*) n'y sont pas aussi courantes qu'en histoire naturelle (xxix). Le raisonnement et l'observation doivent aller de pair, sans se laisser gêner par l'imagination et l'esprit de système. C'est pourquoi Tetens n'aurait poussé ses raisonnements que jusqu'au point où leur conformité avec l'observation restait, à ses yeux, indiscutable (xxx).

**« La meilleure manière de perfectionner cette belle Science »**

Dans l'histoire de la méthodologie psychologique des Lumières, Bonnet a joué un rôle plus positif que celui d'avoir suscité la critique de Schütz et de Tetens. Son œuvre philosophique et psychologique est remplie de remarques méthodologiques, en particulier sur « l'art d'observer » qu'il considère comme la méthode appropriée autant pour la physique que pour la métaphysique. C'est Bonnet qui inspire à Jean Senebier un *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences* dont on a dit qu'il est le « premier essai de systématisation que le siècle ait tenté dans l'énoncé des règles fondamentales qui doivent guider l'analyste de la nature<sup>47</sup> ». L'*Essai* fut rédigé à l'occasion d'un concours de la Société hollandaise des sciences

---

47. Jacques MARX, *Charles Bonnet contre les Lumières 1738-1850*, Oxford, Voltaire Foundation, 1976, p. 172-173 ; p. 171-178 sur les relations de Bonnet et de Senebier dans le champ de la méthode.

sur une question proposée par Bonnet lui-même<sup>48</sup>. Traducteur de Spallanzani et auteur de recherches de physiologie végétale, Senebier attribue son projet de méditer sur l'art d'observer à la « lecture répétée » de Bonnet, notamment de l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* et des *Considérations sur les corps organisés*. Il prend la démarche de Bonnet comme modèle de méthode analytique et procède par une sorte de mise en abîme consistant à « analyser les chaînons importants de la chaîne » analytique elle-même<sup>49</sup>.

Dès sa nomination comme membre étranger de la Société hollandaise des sciences en 1765, Bonnet joue un rôle prépondérant dans l'organisation des concours de la Société<sup>50</sup>. À l'issue du concours sur l'art d'observer, il propose une nouvelle question qui serait, « en quelque sorte, l'Application ou le Développement de la précédente » :

« Quelle est l'utilité de la Science psychologique dans l'Éducation et la Direction de l'Homme, & relativement au Bonheur des Sociétés ; et quelle seroit la meilleure manière de perfectionner cette belle Science & d'accroître ses progrès ?<sup>51</sup> »

Il s'agit en premier lieu de déterminer l'utilité de la psychologie pour l'éducation. Bonnet critique les éducateurs, qui se contentent de principes généraux sur l'être humain, alors que la connaissance valable de l'homme exige l'étude empirique de son organisation. Deuxièmement, les sociétés étant formées d'individus, la politique dépend de la psychologie, et, dans la mesure où celle-ci donne à l'éducation ses fondements, elle devient l'assise cognitive du bonheur social que la politique doit se fixer comme but. Finalement, la part de la psychologie dans l'éducation et dans la poli-

---

48. Admis à la Société en 1768, Bonnet propose « ce Sujet si important : combien l'Art d'Observer peut contribuer à la perfection de l'Esprit », *ibidem*, p. 416.

49. Jean SENEBIER, *Essai sur l'art d'observer*, 2<sup>e</sup> éd., Genève, J. J. Paschoud, 1802, vol. 2, p. 288. Senebier obtient la médaille d'argent (*accessit*) ; son texte paraît dans les mémoires de la Société en 1772, puis à Genève en 1775 ; l'*Essai* devient connu dans l'édition très remaniée et augmentée de 1802.

50. Outre la question déjà citée sur l'art d'observer et celle traitée ci-dessous sur l'utilité de la psychologie, Bonnet en proposa deux autres : « Quels sont les fondements et les caractères de l'analogie, et comment un philosophe doit-il en user dans la recherche des vérités physiques et des vérités morales ? » et « Que doit-on penser de la gradation, que plusieurs philosophes, tant anciens que modernes, ont admise entre les êtres naturels ; et jusqu'à quel point pourrons-nous parvenir à nous assurer de la réalité de cette gradation, et de l'ordre que la nature y observe ? » ; Jacques MARX, *Charles Bonnet, op. cit.*, p. 417-418.

51. Charles Bonnet à la Société hollandaise des sciences, Genthod, 13 juin 1770, Archives de la Hollandsche Maatschappij der Wetenschappen, Rijksarchief in Noord-Holland, Haarlem.

tique ainsi posée, il devient essentiel d'en assurer les progrès, en ayant comme principe l'influence *réci-proque* du physique et du moral.

Le prix est remporté par Jean Trembley (1749-1811), neveu du célèbre naturaliste Abraham Trembley. Personnage assurément mineur, Trembley n'en est pas moins un des premiers auteurs francophones à avoir explicitement traité de méthodologie psychologique. Polygraphe, voyageur, sans profession fixe, évoluant entre les cultures française et allemande, il est un de ces passeurs dont fourmillent les Lumières helvétiques<sup>52</sup>. Il est également un acteur secondaire de l'essor de la science genevoise au XVIII<sup>e</sup> siècle et même l'un des Suisses de l'*Aufklärung* berlinoise<sup>53</sup>. Ses intérêts multiples — pour les mathématiques, la physique et la psychologie, l'esthétique, la théologie et la politique — s'articulent autour de convictions d'ordre méthodologique et épistémologique sur la prééminence de la psychologie et sur la valeur morale et cognitive des faits empiriques. Ces convictions font converger ses engagements vers la lutte contre les « préjugés », y compris ceux qui, à ses yeux, menacent le christianisme<sup>54</sup>.

Au milieu des années 1760, alors qu'il donne au jeune Trembley une éducation philosophique, Bonnet compose pour lui un colossal guide de lecture de l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* : 2045 questions, commençant par « Quel est le fond où nous puisons toutes nos idées réfléchies ? » et finissant par « Quelle est la meilleure manière de lire l'*Essai analytique* et quel fruit peut-on espérer de retirer de cette lecture ? »<sup>55</sup>. Si le *terminus a quo* du guide est une question empirique, le *terminus ad quem* porte sur la méthode et la morale de l'*Essai*. Nombre d'autres questions sont formulées de manière à susciter la réflexion méthodologique<sup>56</sup>.

52. François ROSSET, « La vie littéraire et intellectuelle en pays romand au XVIII<sup>e</sup> siècle », in Roger FRANCILLON (éd.), *Histoire littéraire de la Suisse Romande*, 1 : *Du moyen âge à 1815*, Lausanne, Payot, 1996 ; Samuel S. B. TAYLOR, « The Enlightenment in Switzerland », in Roy PORTER et Mikulas TEICH (éds.), *The Enlightenment in national context*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

53. René SIGRIST, *L'essor de la science moderne à Genève*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004. Sur les Suisses de Berlin, cf. Martin FONTIUS et Helmut HOLZHEY (éds.), *Schweizer in Berlin des 18. Jahrhunderts*, op. cit.

54. Fernando VIDAL, « Psychologie empirique et méthodologie des sciences au siècle des Lumières. L'exemple de Jean Trembley », *Archives des sciences*, 57(1), 2004, p. 17-39.

55. *Questions sur l'Essai Analytique*, Ms. Bonnet 13, cahier de 225 feuilles, daté du 1<sup>er</sup> février 1768 au 21 mars 1775. Département des manuscrits, Bibliothèque publique et universitaire, Genève (désormais « BPU »).

56. Par exemple : « Quelle est la marche que doit tenir le vrai Psychologue ? » (n° 15), « Quelles sont les principales difficultés de la méthode analytique ? » (n° 17) ; « Pourquoi l'Auteur commence-t-il son livre par cette expression remarquable, *je suppose* ? » (n° 59), « La Langue fournit-elle beaucoup d'exemples de Termes pris de la Ma-

L'ensemble vise non seulement à fixer l'*Essai* dans la mémoire du disciple, mais aussi à l'aider à approfondir et à développer ses principes : « Ce que la Mémoire a retenu, le Jugement doit le mettre en œuvre et l'Imagination l'embellir sagement<sup>57</sup> ». Le guide de lecture est conforme au rôle primordial que Bonnet attribue à l'attention dans la connaissance en général et dans la psychologie en particulier : c'est par elle que nous formons des abstractions et c'est donc elle qui est « la Mère du Génie<sup>58</sup> ». Le guide dans sa totalité est comme une réponse affirmative à l'une de ses propres questions — « Les principes que notre Analyste expose sur l'Attention sont-ils susceptibles de bonnes applications logiques ? » (n° 642) — ainsi qu'une mise en œuvre de sa conviction qu'une *Histoire de l'Attention*, si elle était bien faite, « feroit tomber toutes les Logiques » car elle serait « une Logique réduite en action<sup>59</sup> ».

Le vocabulaire méthodologique de Bonnet ne diffère pas essentiellement de celui de ses critiques. Comme eux, le Genevois prône l'accumulation de faits à partir d'observations et d'expériences répétées<sup>60</sup>. À l'observation et à l'expérience doivent se joindre l'analyse et la synthèse, la décomposition d'un tout en ses parties, puis la reconstitution des rapports qui lient ces parties. Le savant groupe les faits, il en induit des principes et des lois, et tire de celles-ci des conséquences qu'il doit mettre empiriquement à l'épreuve. Parfois, dans la mesure où des effets semblables supposent les mêmes causes, il se sert de l'analogie pour formuler une hypothèse susceptible d'inspirer des nouvelles observations et expériences. Cette démarche, propre aux sciences de la nature, devrait selon Bonnet être également celle de la métaphysique. Il estime d'ailleurs lui-même que sa métaphysique est « presque toute physique<sup>61</sup> ».

La méthode ne se réduit toutefois pas à l'observation et à l'expérience. L'imagination et la curiosité, la conjecture et l'hypothèse, sont utiles, à condition d'être contrôlées par la raison et l'esprit d'observation :

---

tière & qu'on transporte à l'Esprit ? » (n° 540), « Quelles Conséquences pratiques doit-on tirer de notre profonde ignorance sur l'Essence réelle des Choses ? » (n° 1115). *Ibidem*.

57. *Ibid.*, « Avertissement », fol. 1r.

58. Charles BONNET, *Essai analytique sur les facultés de l'âme* (1760), § 530, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 13.

59. Charles BONNET, « Analyse abrégée de l'*Essai analytique* », § XX, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 7.

60. Sur la pensée méthodologique de Bonnet, cf. Raymond SAVIOZ, *La philosophie de Charles Bonnet de Genève*, Paris, Vrin, 1948, chap. 14, ainsi que Marc RATCLIFF, « Une métaphysique de la méthode chez Charles Bonnet », in Marino BUSCAGLIA, René SIGRIST, Jacques TREMBLEY et Jean WÜEST (éds.), *Charles Bonnet savant et philosophe (1720-1793)*, Genève, Éditions Passé Présent, 1994.

61. Charles BONNET, *Œuvres*, *op. cit.*, t. 1, p. vii.

« On ne sauroit avoir trop de conjectures sur un sujet obscur. Ce sont autant de fils qui peuvent conduire au vrai par différentes routes, ou nous donner lieu de découvrir des nouvelles Terres. Les conjectures sont les étincelles, au feu desquelles la bonne Physique allume le flambeau de l'expérience. [...] Laissons agir l'imagination ; mais que la raison tienne toujours la bride de ce coursier dangereux. Tourmons-nous de tous les côtés : formons de nouvelles conjectures ; enfantons de nouvelles hypothèses ; mais souvenons-nous que ce ne sont que des conjectures, & des hypothèses, & ne les mettons jamais à la place des faits.<sup>62</sup> »

« Je formerai des hypothèses », annonce hardiment Bonnet au début de l'*Essai analytique*, « & ces hypothèses je ferai en sorte qu'elles reposent sur des faits, & qu'elles en soient comme les conséquences naturelles<sup>63</sup> ». Schütz et Tetens pensaient évidemment qu'il n'y avait pas réussi. L'apport méthodologique de son propos n'en réside pas moins dans le rôle positif qu'il donne à l'hypothèse et à la conjecture.

Jean Trembley y insiste également. En 1773, suppléant Horace-Bénédict de Saussure dans le cours de logique à l'Académie de Genève, il invoque la découverte de l'aberration de la lumière pour affirmer que l'hypothèse est tout aussi nécessaire et utile en physique expérimentale et en mathématique qu'en psychologie, en droit naturel et en politique<sup>64</sup>. Lorsqu'Abraham Trembley reproche à Bonnet d'en rester trop aux hypothèses et de suivre ses propres principes trop systématiquement, Jean plaide :

« Si les Hypothèses étoient bannies de la Physique, à quoi seroient-elles réduites & non seulement ce qu'elle [la physique] contient d'hypothétique en seroit exclu, mais encore tout ce qui a été confirmé par l'expérience & par le calcul & qui n'étoit autrefois qu'hypothétique ne l'orneroit plus.<sup>65</sup> »

En mécanique céleste, les raisonnements et les calculs supposent certes l'observation des faits. Or, remarque Trembley, quand il s'agit par exemple de l'émission de la lumière, « comme nous n'avons aucune idée de sa nature ni des lois que suit la force à laquelle elle est due, nous ne pouvons asseoir nos calculs que sur des hypothèses qui ne résultent pas de la nature des choses<sup>66</sup> ». En somme, la connaissance de la nature pro-

---

62. Charles BONNET, *Considérations sur les Corps organisés* (1776), chap. 3, § 24, *ibidem*, t. 3, p. 11.

63. Charles BONNET, *Essai analytique...*, *op. cit.*, p. 2.

64. Jean TREMBLEY, *Cours de logique*, chap. 8 (De hypothesi), fol. 104. Notes prises par Georges-Constantin Naville (BPU, Ms Cours univ. 779).

65. Jean TREMBLEY, « Examen des Remarques sur l'*Essai Analytique*. Par Mr. Jean Trembley », fol. 5bis recto (BPU, Fonds Trembley 33).

66. Jean TREMBLEY, « Observations sur l'attraction & l'équilibre des Sphéroïdes », *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin*, 1799-1800, p. 68-109, p. 91-92.

gresse grâce à la confrontation de l'hypothèse et de l'expérience ; cette confrontation est indispensable pour qu'une connaissance puisse être tenue pour telle plutôt que pour un « système » synthétique et déductif. Enoncées très tôt, ces convictions demeurent le fil conducteur de l'épistémologie et de la méthodologie que Trembley exprime dans les nombreuses « observations » de physique qu'il publie surtout dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres* de Berlin.

Avec sa réponse à la question sur l'utilité de la psychologie et la manière d'assurer ses progrès — intitulée sur la première page *Traité de l'utilité de la science psychologique* — Jean Trembley produit ce qui est apparemment le premier ouvrage métapsychologique de langue française<sup>67</sup>. Il y aborde la psychologie comme une discipline autonome, et approfondit les préoccupations méthodologiques de Bonnet en thématissant sa vision du progrès de la psychologie et en y intégrant tacitement les discussions et les acquis allemands sur la discipline. Comme chez Tetens et Schütz, ces discussions sont étroitement liées à l'*Essai de psychologie* et à l'*Essai analytique*, traduits en allemand au début des années 1770.

Suivant l'énoncé de la question mise au concours, Trembley divise sa *Réponse* en trois parties. Ayant démontré l'importance pédagogique et sociale de la psychologie, il examine les moyens « de perfectionner cette belle Science, & d'accroître ses progrès ». Première tâche : « se faire une idée juste de ce que doit être la psychologie » afin d'éviter à la fois les « rêveries systématiques » et l'accumulation de détails isolés ou de « petits faits particuliers » qu'on érigerait en principes (239-240). La démarche de la psychologie exige la collaboration de l'analyse et de la synthèse. Par exemple, l'analyse découvre les faits les plus généraux, tels l'amour du bonheur et de soi-même, ou le plaisir de l'âme à exercer son activité. Ensuite, la synthèse les démontre logiquement : un être qui ne s'aimerait pas soi-même ne chercherait pas sa propre conservation ; un être actif qui ne trouverait pas de plaisir à son activité n'agirait pas en vertu du principe du bonheur (245). Tous les autres faits dépendent causalement et logiquement de ces faits généraux. Pour les trouver et les établir, on procède à nouveau en décomposant des phénomènes, en les reliant à des principes

---

67. Jean TREMBLEY, « Réponse à la question, proposée par la Société de Haarlem : Quelle est l'Utilité de la Science Psychologique dans l'éducation & la direction de l'Homme, & relativement au bonheur des Sociétés ? Et quelle serait la meilleure manière de perfectionner cette belle Science, & d'accroître ses progrès ? », *Verhandelingen, uitgegeeven door de Hollandsche Maatschappye der Weetenschappen, te Haarlem*, 20 (1), 1781, 1-310. L'original français occupe le tiers inférieur de chaque page, le reste étant réservé à la traduction hollandaise. Les numéros de pages sont donnés dans le texte.

et en raisonnant à partir de ceux-ci pour confirmer les découvertes de l'analyse.

L'application de l'analyse et de la synthèse combinées ne mène pourtant pas jusqu'à la connaissance des causes et des principes ultimes. Trembley rappelle que nous n'avons accès qu'à des effets : « la chute des corps n'est pas la pesanteur, mais elle résulte de la pesanteur » (261). De même, dans la mesure où nous ne connaissons l'âme que par le moyen du corps, il faut multiplier les « observations physiques bien analysées » (276). La psychologie doit en somme imiter la physique ; mais il y est d'autant plus nécessaire de rester « collés aux faits [...], que nous ne pouvons point y appliquer l'analyse mathématique, et qu'étant forcés de raisonner sans le secours des signes, nous courons un beaucoup plus grand risque de nous égarer » (282-283). L'objet de la psychologie étant « au dedans de nous » (61), chacun doit s'habituer à faire sur lui-même « des observations suivies, à se rendre compte de ce qui se passe en lui » (285-286). Mais il convient également de puiser dans l'œuvre de ceux qui étudient « la marche de l'esprit humain », s'intéressent aux mœurs et retrouvent ainsi ce qui fait la nature humaine (288) ; Trembley connaît sans doute certains des auteurs écossais ou allemands qui suivent à l'époque une telle démarche<sup>68</sup>.

Trembley estime qu'il en est de la psychologie comme de la physique, qui « n'a fait des progrès que depuis qu'elle est devenue expérimentale, qu'on a calculé les effets sans s'embarrasser des causes » (274). Or, la psychologie doit imiter la physique aussi sur le plan de son organisation interne. En voulant former un « système entier », le psychologue se prive de la possibilité d'approfondir quoi que ce soit. La physique n'a avancé que lorsque les physiciens se sont consacrés à des « branches particulières » ; la psychologie doit suivre son exemple :

« Pourquoi les uns ne s'attachent-ils pas à l'examen psychologique des sens, à la manière dont nous parvenons à connaître les objets et à en juger, d'autres à l'histoire psychologique des enfants, et de même à celle des animaux, qui étant aussi des êtres sensibles ont plusieurs rapports avec nous ; d'autres à l'histoire des passions, d'autres aux différentes classes des actions des hommes réunis en société ; d'autres à la philosophie de l'histoire, etc. La psychologie deviendrait alors une science également vaste et lumineuse, chaque jour lui procurerait de nouvelles richesses, et peut-être un jour serait-on en état de réunir toutes ces richesses séparées, et d'oser entreprendre une théorie de l'homme. Voilà sans doute le principal moyen de perfectionner cette science [...]. » (292-293)

La spécialisation apparaît ici comme une condition du progrès que la psychologie doit accomplir après s'être rapprochée méthodologiquement et épistémologiquement de la physique. Devenue une science empirique

---

68. Fernando VIDAL, *Les Sciences de l'âme, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>, op. cit.*, chap. 6.



qui s'appuie sur la description des phénomènes et sur la formulation inductive de lois générales, elle renonce à devenir système en abandonnant la quête des causes et en se divisant en spécialités. L'histoire de la physique démontre que seules les « questions particulières » enrichissent les sciences (30-31). La démarche de la méthode, en somme, se retrouve sur le plan de l'organisation de la discipline et de l'évolution souhaitée des connaissances. De même que la découverte de lois simples et générales capables de réunir les phénomènes reste le but de la physique, une science de l'homme unifiée autour de lois du même genre constitue l'idéal régulateur de la psychologie empirique.

Une telle méthodologie est à la fois épistémique et morale. La plupart des travaux de Jean Trembley portent sur des questions de géométrie analytique et son application à des problèmes de physique et de mécanique. Cependant, contrairement à Hagen ou Krüger, Trembley ne veut pas transférer l'analyse mathématique à la psychologie, mais ramener l'algèbre et la psychologie, ainsi d'ailleurs que le jugement esthétique, sur un terrain défini par des règles méthodologiques communes qui tireraient leur légitimité de l'analyse psychologique. C'est pourquoi la psychologie apparaît comme la seule science qui se donne une méthode fondée sur les données qu'elle produit elle-même. Cela conduit Trembley à étayer sur la psychologie une morale cognitive valable pour toutes les formes de savoir, fondée sur l'adhésion à l'expérience, ainsi que sur l'usage contrôlé de la curiosité, de l'attention, de l'imagination et des mécanismes de la formation des habitudes et de l'association des idées. Comme chez de nombreux psychologues de l'époque, le fait même que la psychologie institue un éthos épistémique la place au sommet de la hiérarchie des sciences. De cette hauteur, elle vise la fin dernière de l'être humain.

### ***Méthode, réflexivité, attention***

Aux yeux de Jean Senebier, d'Abraham Trembley ou d'Horace-Bénédict de Saussure, la méthode que Bonnet illustre dans ses œuvres d'histoire naturelle et thématise psychologiquement dans *l'Essai analytique sur les facultés de l'âme* manifeste la logique de la science. Elle ne se limite toutefois pas à produire des vérités probables en histoire naturelle, mais fortifie la croyance en l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et le caractère téléologique de l'ordre du monde<sup>69</sup>. Dès lors, la méthodologie

---

69. Jacques MARX, « L'art d'observer au XVIII<sup>e</sup> siècle : Jean Senebier et Charles Bonnet », *Janus*, n° 61, 1974, p. 201-220.

incarne non seulement une morale de la recherche, mais aussi une recherche de la morale. Cela n'est pas accessoire, mais relève directement des discours de la méthode en tant que tels. Tetens, par exemple, est une critique tenace de Bonnet ; ses *Recherches philosophiques* aboutissent néanmoins à la question de la perfectibilité humaine et à la manière dont on peut réaliser « le plus noble dessein dont l'homme est capable », celui de « travailler à l'amélioration de l'humanité ». À cette fin, on a besoin d'être guidé par la « raison éclairante » (*aufklärende Vernunft*) dont, même si Tetens ne le dit pas explicitement, les bonnes méthodes empiriques sont une expression essentielle<sup>70</sup>.

L'originalité de ces discours ne réside pas dans la conviction que bien penser et bien agir vont de pair, ni même dans la manière d'envisager les méthodes. Tous font du chancelier Bacon leur législateur ancestral. Au cœur de leur univers trône le *fait* baconien : il ne s'agit plus, comme dans la tradition aristotélicienne et scolastique, de se limiter aux choses qui ont lieu habituellement et font partie de l'expérience commune, mais de rassembler des événements particuliers, singuliers, voire exceptionnels et bizarres. Dans le premier cas, on vise des propositions générales sur la manière dont les choses se passent d'habitude, et on cherche à en déduire les causes d'autres faits. Dans le second, les inductions à partir des faits n'aspirent pas à la certitude démonstrative, et seule la répétition d'observations ou d'expérimentations est jugée susceptible de conduire à une certitude « physique » ou « morale »<sup>71</sup>.

La figure d'Isaac Newton plane également à l'horizon des psychologues. Même si Newton ne constitue pas la seule référence<sup>72</sup>, la psychologie exprime souvent un idéal méthodologique qui se rattache à la démarche qu'il théorise dans l'*Optique* (question 31) et dans les *Principes*. Il faut faire des expérimentations et des observations, puis en tirer par induction des conclusions générales, n'acceptant ensuite que des objections découlant de faits établis par la même voie. Une fois les causes établies, on les prend comme des principes explicatifs. Par ailleurs, il ne faut admettre d'autres causes que celles qui sont vraies et suffisantes pour expliquer l'apparence des phénomènes ; autant que possible, aux mêmes effets on assigne les mêmes causes. Les psychologues se souviennent également du célèbre *hypotheses non fingo* de la « Scholie générale » (*Principes*, éd.

70. Johann Nicolas TETENS, *Philosophische Versuche*, *op. cit.*, 1, xxxvi.

71. Lorraine DASTON, « Baconian facts, academic civility, and the prehistory of objectivity », *Annals of scholarship*, 8, 1991, p. 337-363.

72. Paul WOOD, « Science, philosophy, and the mind », in Roy PORTER (éd.), *The Cambridge history of science*, 4 : *Eighteenth-century science*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

1713, livre III, *in fine*), où l'hypothèse est définie comme ce qui n'est pas déduit des phénomènes, ainsi que de l'expulsion des hypothèses de la « philosophie expérimentale » formulée dans l'*Optique*. Au-delà de la diversité des lectures de Bacon et de Newton, les psychologues des Lumières se réclament fréquemment de principes qu'ils identifient à la philosophie naturelle baconienne et newtonienne.

Malgré l'importance de Bacon et de Newton, ce n'est pas dans le rapport à ces figures tenues pour fondatrices qu'il faut chercher l'apport du débat méthodologique à la psychologie, mais plutôt dans la manière de joindre les procédés et les objets. La faculté d'attention devient méthodologiquement centrale au moment même où elle se transforme en un thème principal de la psychologie et où un grand nombre des études lui sont consacrées<sup>73</sup>. Seul Bonnet, à ma connaissance, va jusqu'à dire qu'une « histoire de l'attention » pourrait remplacer la logique ; mais l'idée est plus largement partagée. Les méthodes des sciences reposent sur l'attention. « Observation », lit-on dans l'*Encyclopédie*, « c'est l'attention de l'âme tournée vers les objets qu'offre la nature. L'expérience est cette même attention dirigée aux phénomènes produits par l'art<sup>74</sup> ». La sensation n'est qu'un indispensable, mais médiocre point de départ. Il suffit de lire Senebier pour comprendre à quel point sa notion d'observation est éloignée de la passivité qu'on associe parfois au sensualisme, et liée à la psychologie en tant que science de l'activité de l'âme.

Le Genevois a beau écrire que l'observateur « se prête seulement aux sensations que les objets extérieurs font naître », l'observation n'en est pas moins pour lui « ce regard réfléchi que l'âme porte, par le moyen des sens, sur les objets qui l'occupent<sup>75</sup> ». Son *Essai* met en relief l'apport à l'art d'observer de facultés et de qualités qui vont bien au-delà de l'exactitude et de l'intensité sensorielles : l'attention, le « coup-d'œil », la pénétration le discernement, l'intelligence, l'imagination, le goût, le jugement<sup>76</sup>. L'observation, écrit-il, « suppose le raisonnement, sans lui, on apercevrait sans remarquer, et l'on verrait sans voir<sup>77</sup> ». D'où la nécessité de former un

---

73. David BRAUNSCHWEIGER, *Die Lehre von der Aufmerksamkeit in der Psychologie des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, Hermann Haacke, 1899 ; Gary HATFIELD, « Attention in early scientific psychology », in Richard D. WRIGHT (éd.), *Visual attention*, New York, Oxford University Press, 1998.

74. *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, OBSERVATION (*Grammaire, Physique, Médecine*), 13, p. 313-321, p. 313.

75. Jean SENEBIER, *Essai sur l'art d'observer*, *op. cit.*, 1, p. 27 et 24.

76. *Ibidem*, vol. 1, 2<sup>e</sup> partie (De l'observateur pendant qu'il observe), chap. 1 (L'observateur doit avoir du génie).

77. *Ibid.*, 1, p. 147.

plan des observations et d'analyser le sujet avant d'observer ; cela permet d'avoir des idées et d'établir des liens qui ne se formeraient pas si l'on était trop occupé à regarder. « Quand on observe sans préparation, l'on ne voit rigoureusement que ce qui frappe les sens, on ne perce pas l'écorce des objets, et tout ce qu'elle recouvre reste caché aux yeux les plus clairvoyants<sup>78</sup> ». L'art d'observer, en somme, n'a pas pour but la précision et l'exactitude descriptives : il « consiste à pénétrer les qualités des êtres qu'on étudie, à suivre leurs effets, à saisir leurs ressemblances et leurs différences, à découvrir leurs rapports, à conclure, lorsqu'on le peut, de l'effet [...] à la cause de l'effet proposé<sup>79</sup> ».

Ce qui est vrai pour le naturaliste l'est encore plus pour le psychologue, qui doit tourner l'attention de son âme vers les fonctions que celle-ci met en œuvre pour s'observer elle-même. L'observation psychologique — qui, comme toute observation, est une « attention de l'âme » — s'appuie sur l'aperception, sur un effort volontaire du psychologue pour prendre conscience de ce qui se passe dans son âme. Or, cette opération coïncide avec ce qui fait que nous soyons nous-mêmes :

« À la première odeur [écrit Condillac] la capacité de sentir de notre statue est tout entière à l'impression qui se fait sur son organe. Voilà ce que j'appelle attention.<sup>80</sup> »

Chez Bonnet, l'odorat permet à la statue de commencer « à jouir de l'existence », mais pas de savoir qu'elle existe ; tant qu'elle n'exerce pas l'aperception et ne sépare donc pas la perception du sujet qui perçoit, elle manque de *moi*. Cela résulte du fait qu'elle n'a qu'une sensation unique — autrement dit, la statue n'a pas d'attention parce qu'elle n'a pas de choix. L'attention, écrit Bonnet, « paroît supposer la présence de différentes idées sur une desquelles l'Âme se fixe par préférence<sup>81</sup> ». Dans les deux cas, elle n'est pas simplement le début, mais la condition même de l'existence psychique. Les critiques du sensualisme sont à peu près du même avis. Pour eux, le sentiment d'exister, le sens intime ne sont pas des perceptions passives, mais des expériences intérieures de prise de conscience obtenues seulement lorsqu'on *se fait attention*.

Une telle mise en valeur ontologique de l'attention coïncide avec sa promotion en vertu épistémique et sociale pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Chez les pédagogues, l'attention passe, avec l'expérience et la mémoire, pour être le fondement de l'apprentissage ; en Allemagne,

---

78. *Ibid.*, 1, p. 294.

79. *Ibid.*, 1, p. 33.

80. CONDILLAC, *Traité des sensations*, 1<sup>re</sup> partie, chap. 2, p. 17.

81. Charles BONNET, *Essai analytique*, *op. cit.*, § 47.

l'attention portée à soi, à ses sentiments et pensées, est un moyen de l'expérience de soi de la bourgeoisie éclairée ; pour les praticiens de la psychologie expérientielle comme Karl Philipp Moritz, rédacteur du *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* et auteur du très connu « roman psychologique » *Anton Reiser*, aucun détail n'est assez insignifiant pour mériter que l'on n'y fasse pas attention<sup>82</sup>. L'attention s'impose comme un instrument puissant de formation et de contrôle de soi et des autres<sup>83</sup>. De plus, elle dicte un régime des plus sévères à ceux qui se veulent observateurs ou expérimentateurs, une discipline qui finit par gouverner l'existence mentale et corporelle du naturaliste et lui donner autant de travail que de plaisir<sup>84</sup>. En dévoilant la fonction et la portée de l'attention à travers une pratique de l'attention elle-même, la psychologie fait preuve d'une réflexivité unique qui autorise son rang de science première. Il s'ensuit un deuxième apport de la discussion méthodologique à la psychologie elle-même.

En mettant l'accent sur les procédés du savoir, sur les actes psychiques nécessaires à la connaissance psychologique, la méthodologie entraîne une critique de la psychologie des facultés. Schütz est explicite lorsqu'il parle des « présumées » facultés de l'âme, dont il dit qu'il vaudrait mieux les comprendre dans leurs interactions que dans leur agencement statique. S'opposant au caractère apparemment automatique des processus qui, dans le sensualisme de Condillac ou Bonnet, conduisent de la sensation à la connaissance, Tetens met l'accent sur l'activité propre de l'âme (*Selbstthätigkeit*) et en fait la faculté psychologique de base (*Grundkraft*)<sup>85</sup>. Bonnet lui-même avoue ne pas savoir si l'âme produit la sensation par sa

---

82. Michael HAGNER, « Toward a history of attention in culture and science », *Modern Language Notes*, 118, 2003, p. 670-687, p. 673-679.

83. Par exemple, lors de la campagne anti-masturbatoire qui sévit à partir des années 1770, surtout en Allemagne, les éducateurs soulignent l'importance de maintenir leur attention fixée sur les comportements et la physionomie des écoliers ; toute une technologie de l'attention se met en place pour contrôler les jeunes et les amener à éviter ou à avouer l'onanisme. C'est en particulier ce que proposent des textes parus dans l'*Allgemeine Revision des gesamten Schul- und Erziehungswesens* (1785-1792), collection destinée à réformer l'éducation et publiée par le chef de file du « philanthropisme », Joachim Heinrich Campe. Cf. Christa KERSTING, *Die Genese der Pädagogik im 18. Jahrhundert. Campes « Allgemeine Revision » im Kontext der neuzeitlichen Wissenschaft*, Weinheim, Deutscher Studien-Verlag, 1992.

84. Lorraine DASTON, *Eine kurze Geschichte der wissenschaftlichen Aufmerksamkeit*, Munich, Carl-Friedrich-von-Siemens-Stiftung, 2001 et « Attention and the values of nature in the Enlightenment », in Lorraine DASTON et Fernando VIDAL (éds.), *The moral authority of nature*, Chicago, University of Chicago Press, 2004.

85. Johann Nicolas TETENS, « Ueber die Grundkraft der menschlichen Seele und den Charakter der Menschheit », onzième essai des *Philosophische Versuche*, op. cit.

propre activité, mais la définit comme « une *Force*, une *Puissance*, capable d'agir ou de produire *certaines effets*<sup>86</sup> ». La notion de l'âme comme force agissante inspire la psychologisation de la métaphysique, de la logique et de la morale et contribue à la dynamisation du système des facultés, voire à son éclatement et à son remplacement par une science qui cherche à saisir des « actes » psychiques et « ce qui se passe » dans l'âme<sup>87</sup>.

La discussion sur les méthodes est emblématique de la science dont elle relève. La consolidation « disciplinaire » de la psychologie au XVIII<sup>e</sup> siècle ne signifie pas que celle-ci constitue un système fermé. Au contraire, diverses ébauches de ce qu'elle doit être, différents programmes de recherche et projets de discipline évoluent localement et entretiennent des rapports multiples avec la médecine, la théologie ou la philosophie. Lorsque Kant souhaite que la psychologie devienne une discipline académique, il ne pense pas exactement aux mêmes contenus et méthodes que les philosophes écossais, les Wolffiens allemands, les naturalistes helvétiques ou les encyclopédistes français. Bien qu'animée d'une confiance amplement partagée en la valeur de l'étude empirique de l'âme, la psychologie des Lumières offre donc une scène variée, mais dont les acteurs sont d'accord sur les désaccords (concernant le degré de dépendance des connaissances vis-à-vis des sensations par exemple, ou le nombre et la connexion des facultés) qu'on peut légitimement avoir dans le cadre de leur discipline. L'unité se trouve sur le plan du projet — établir une science naturelle de l'âme jointe au corps — et de la valeur qu'on lui confère pour le perfectionnement moral, intellectuel et politique de l'être humain. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'examen des diverses méthodes applicables dans le cadre de ce projet a été un mécanisme crucial pour définir la portée de la psychologie empirique et ses rapports aux autres savoirs, pour tracer les contours de son territoire et pour imaginer les conditions de son avenir.

*Institut Max Planck d'histoire des sciences, Berlin*

\* \* \*

---

86. Charles BONNET, *Essai analytique*, *op. cit.*, § 46.

87. Fernando VIDAL, *Les Sciences de l'âme*, *op. cit.*, chap. 8.